



**HAL**  
open science

# Héloïse et Abélard. L'éthique amoureuse des *Epistolae duorum amantium*

Sylvain Piron

► **To cite this version:**

Sylvain Piron. Héloïse et Abélard. L'éthique amoureuse des *Epistolae duorum amantium*. Jocelyne Dakhli, Arlette Farge, Christiane Klapisch-Zuber, Alessandro Stella. *Histoires de l'amour. Fragilités et interdits, du Kâmasûtra à nos jours*, Bayard, pp.71-94, 2011. halshs-00591859

**HAL Id: halshs-00591859**

**<https://shs.hal.science/halshs-00591859>**

Submitted on 10 May 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sylvain Piron

Héloïse et Abélard. L'éthique amoureuse des *Epistolae duorum amantium*\*

[paru dans Jocelyne Dakhli, Arlette Farge, Christiane Klapisch-Zuber, Alessandro Stella (dir), *Histoires de l'amour, fragilités et interdits, du Kâmasûtra à nos jours*, Paris, Bayard, 2011, p. 71-94]

Le recueil épistolaire connu sous le titre des *Epistolae duorum amantium*, qui renferme plus d'une centaine d'extraits de lettres et poèmes, offre un matériau exceptionnel pour l'histoire des relations amoureuses au Moyen Âge<sup>1</sup>. Cette correspondance anonyme du XII<sup>e</sup> siècle fournit en effet l'occasion, rare et inattendue, d'entrer dans l'intimité d'un couple médiéval, formé par une jeune femme cultivée et son maître de philosophie. Ces textes ont été transmis grâce à un humaniste cistercien, bibliothécaire de Clairvaux, qui en a effectué une copie sélective vers 1471, alors qu'il préparait l'inventaire des fonds de l'abbaye. Comme le révèle un examen détaillé, il semble avoir systématiquement omis les passages de nature narrative au profit des seuls morceaux ou formules présentant à ses yeux un intérêt littéraire. De cette opération résulte un document saisissant qui donne à lire des fragments [72] d'un échange amoureux entièrement décontextualisé. Le rapprochement qu'un lecteur moderne est spontanément tenté de faire avec les *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes est d'autant plus justifié que s'y retrouvent nombre de figures similaires. La mise en regard des deux ouvrages présente en outre un intérêt heuristique évident. En comprenant l'essai de Barthes comme le réceptacle d'un discours occidental dont le *Werther* de Goethe a été choisi comme centre de gravité, les *Epistolae* peuvent être situées à l'amont de cette tradition discursive. Elles y ajoutent un témoignage infiniment précieux du fait qu'elles ne présentent pas un récit mais une manifestation en acte de l'éloquence amoureuse, doublée de réflexions sur le sens de cet amour. Parmi ces figures, celle qui nous retiendra le plus est précisément « la pulsion de commentaire » qui incite les amants à répéter, jour après jour, leur

---

\* Je tiens à remercier Damien Boquet pour ses remarques sur ce texte, son amitié et la qualité des discussions que nous poursuivons depuis des années autour de ce dossier.

<sup>1</sup> Ewald Könsgen, *Epistolae duorum amantium : Briefe Abaelards und Heloises ?*, Leyde, Brill, 1974. J'en ai proposé une traduction française publiée sous le titre de *Lettres des deux amants, attribuées à Héloïse et Abélard*, Paris, Gallimard, 2005. Les lettres seront citées dans cette traduction, selon la numérotation établie par Könsgen, précédée de l'initiale M (Mulier) pour les lettres de la femme, ou V (Vir) pour celles de l'homme.

déclaration<sup>2</sup>. Ce faisant, ces deux intellectuels élaborent « un discours abstrait sur l'amour, une philosophie de la chose », qui est peut-être, dans le cas présent, autre chose qu'un « baratin généralisé »<sup>3</sup>. Les positions éthiques exprimées par la femme et maintenues dans ses actes et ses décisions constituent l'un des principaux ressorts de l'histoire que l'on voit se déployer au fil des lettres.

Je voudrais ici aborder le recueil sous cet angle, en considérant le discours moral des amants comme lieu d'articulation entre des normes sociales et une expérience que l'on peut qualifier de subjective, au sens où un être est le « sujet » des émotions qui l'affectent<sup>4</sup>. C'est le propre du régime moderne de l'affectivité de penser un champ unifié de phénomènes émotionnels moralement neutres, destinés à recevoir une description psychologique<sup>5</sup>. Le trajet suivi par cette neutralisation morale des affects, de la révolution scientifique du [73] XVII<sup>e</sup> siècle à la Révolution française, est parallèle à celui de la formation de la politique et de l'économie moderne ; ces trois mouvements sont d'ailleurs solidaires<sup>6</sup>. La métamorphose a pu passer inaperçue dans la mesure où elle s'est effectuée en conservant le même terme – celui de passion – qui s'est trouvé progressivement dégagé de toute appréciation morale. Par contraste, les phénomènes affectifs médiévaux ne donnent jamais lieu à l'expression d'émotions « brutes » mais sont constamment accompagnés d'une qualification éthique. Abordant la question sous un autre angle, Gadi Algazi et Rina Drory ont proposé d'analyser l'éducation amoureuse dans les sociétés de cour comme acquisition d'un « code de compétence sociale »<sup>7</sup>. Cette piste fournit un point de référence particulièrement utile pour situer les enjeux de cette lecture des lettres. Elles témoignent en effet d'un moment historique particulier où l'expérience amoureuse est valorisée depuis peu, sans être encore soumise à des modèles de comportement strictement définis. La première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, époque probable de l'échange de cette correspondance, est le moment où se constitue ce que l'historiographie désigne sous l'étiquette d'« amour courtois »<sup>8</sup>. Aux sources de ce mouvement, dans les années 1080-1120,

---

<sup>2</sup> Voir par exemple, M 13, p. 41 : « Que je t'écrive souvent, en répétant encore et encore les mêmes choses, cela, je crois, ne t'est pas pénible, ni ne m'est difficile, puisque je t'aime comme moi-même ».

<sup>3</sup> Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, p. 88.

<sup>4</sup> Sur cette problématique, voir Damien Boquet et Piroška Nagy (dir.), *Le Sujet des émotions au Moyen Âge*, Paris, Beauchesne, 2009 et notamment l'introduction des éditeurs, « Pour une histoire des émotions : l'historien face aux questions contemporaines », p. 15-51.

<sup>5</sup> Thomas Dixon, *From Passions to Emotions. The Creation of a Secular Psychological Category*, Cambridge, CUP, 2003.

<sup>6</sup> Marcel Gauchet, Gladys Swain, *La pratique de l'esprit humain. L'institution asilaire et la révolution démocratique*, Paris, Gallimard, 1980, p. 316-353.

<sup>7</sup> Gadi Algazi et Rina Drory, « L'amour à la cour des Abbassides. Un code de compétence sociale », *Annales HSS*, 55, 2000, pp. 1255-1282, qui contient par ailleurs des éléments importants de comparaison avec l'Occident médiéval.

<sup>8</sup> Reto Bezzola, *Les origines et la formation de la littérature courtoise en Occident (500-1200)*, Paris, Champion, 1958-1963, 3 vols. Sur l'invention de cette catégorie historiographique, cf. David Hult, « Gaston Paris and the invention of courtly love », in R. Howard Bloch and Stephen G. Nichols (éd.), *Medievalism and the Modernist Temper*, Baltimore, 1996, p. 192-224 et Ursula Bähler, *Gaston Paris et la philologie romane*, Genève, Droz, 2004,

s'épanouit une poésie amoureuse latine dans des milieux monastiques, tandis que les femmes deviennent les destinataires d'une affectivité noble jusque là réservée aux hommes<sup>9</sup>. Aristocrates lettrés, les deux amants sont à la croisée de ces courants, mais dans une situation sociale inédite puisqu'il se trouvent à la fois hors du cloître et à l'écart d'une cour laïque. L'imposition du célibat des prêtres dans ce même premier douzième siècle tend à faire des écoles urbaines un monde de clercs dont les femmes sont tenus à l'écart. Placés dans une telle situation, il est imposé aux amants d'inventer les règles de [74] leurs relations. C'est ce qui fait l'intérêt de l'angle d'approche choisi. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, il est nécessaire de présenter en quelques mots l'état du débat historiographique autour de ce dossier.

1.

Ces documents retiennent particulièrement l'attention depuis que Constant Mews a proposé, en 1999, d'y lire les traces de la correspondance échangée par Héloïse et Abélard à l'époque de leur liaison, que l'on date des années 1114-1117, avant la naissance de leur fils, leur mariage tenu secret et leur entrée en religion<sup>10</sup>. Quelques historiens ont accepté cette identification, en apportant des arguments complémentaires en faveur de cette hypothèse<sup>11</sup>. D'autres se sont montrés plus sceptiques, jugeant la démonstration insuffisante ou non concluante<sup>12</sup>, tandis que certaines approches stylistiques apportaient des éclairages importants sans déboucher pour autant sur des

---

p. 608-620. Sur les infinis débats suscités par le terme, John C. Moore, « 'Courtly Love' : A Problem of Terminology », *Journal of the History of Ideas*, 40, 1979, p. 621-632 ; E. Jane Burns, « Courtly Love: Who Needs It ? Recent Feminist Work in the Medieval French Tradition », *Signs*, 27, 2001, p. 23-57.

<sup>9</sup> Gerald Bond, *The Loving Subject: Desire, Eloquence and Power in Romanesque France*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1995, C. Stephen Jaeger, *Ennobling Love. In Search of a Lost Sensibility*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1999.

<sup>10</sup> Constant J. Mews, *The Lost Love Letters of Heloise and Abelard. Perceptions of Dialogue in Twelfth-Century France*, New York, St Martin's Press, 1999, seconde édition augmentée, New York, Palgrave Macmillan, 2008 ; trad. française, *La voix d'Héloïse. Un dialogue de deux amants*, Fribourg-Paris, Academic Press Fribourg-Cerf, 2005 (coll. « Vestigia », 31). Des arguments supplémentaires ont été apportés dans Id., *Abelard and Heloise*, New York, Oxford University Press, 2005 ; Id., « Cicerone and the Boundaries of Friendship in the Twelfth Century », *Viator*, 38/2, 2007, p. 369-384 ; Id., « Women Readers in the Age of Heloise », in G. Signori ed., *Die Lesende Frau*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2009 ; Id., « Discussing Love: The *Epistolae duorum amantium* and Abelard's *Sic et Non* », à paraître dans *Journal of Medieval Latin*, 2010.

<sup>11</sup> C. Stephen Jaeger, « The *Epistolae duorum amantium* and the Ascription to Heloise and Abelard » et « A Reply to Giles Constable », dans L. Olson, K. Kerby-Fulton (ed.), *Voices in Dialogue: New Problems in Reading Women's Cultural History*, Notre Dame (IN), Notre Dame University Press, 2005, p. 125-186 ; Sylvain Piron, « Heloise's literary self-fashioning and the *Epistolae duorum amantium* », in Lucie Doležalová (éd.), *Strategies of Remembrance. From Pindar to Hölderlin*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2009, p. 103-162.

<sup>12</sup> Jan Ziolkowski, « Lost and Not Yet Found : Heloise, Abelard, and the *Epistolae duorum amantium* », *Journal of Medieval Latin*, 14, 2004, p. 171-202 ; John Marenbon, « Lost Love Letters ? A Controversy in Retrospect », *International Journal of the Classical Tradition*, 15-2, juin 2008, p. 269-280. Loin de fournir une rétrospective générale de la discussion, cet article se contente de contester la cohérence philosophique interne des premiers indices réunis par Constant Mews, sans offrir une vue d'ensemble des questions que soulève l'attribution.

réponses univoques à la question de l'attribution<sup>13</sup>. Sans entrer ici dans les arcanes de ce débat, il suffira de pointer les principales difficultés que présente le dossier. En raison de la sélection opérée par le copiste et de la perte du manuscrit original qu'il a eu entre les mains, aucun indice textuel interne ni aucune preuve externe ne permettent d'associer ces lettres à un contexte précis. Seule une vague allusion à la *Francia* oriente vers le bassin parisien, entendu au sens large. Comme l'avait déjà établi Ewald Könsgen, et malgré les objections peu convaincantes de Peter von Moos qui veut voir dans les *Epistolae* une correspondance fictive rédigée à une date bien plus tardive<sup>14</sup>, il est assuré que ces extraits proviennent d'un échange authentique de lettres. De cette correspondance initialement menée sur des tablettes de cire, l'un des partenaires – en l'occurrence, la femme – a pris au fur et à mesure [75] une copie sur parchemin<sup>15</sup>. Toujours conformément aux conclusions de Könsgen, les éléments de datation convergent vers la première partie du douzième siècle. L'état de la culture que démontrent les amants correspond bien aux textes accessibles à cette période ; les auteurs les plus tardifs qu'ils connaissent sont Marbode de Rennes et Baudri de Bourgueil, qui cessèrent l'un et l'autre toute activité poétique profane après être devenus respectivement évêque de Rennes en 1096 et de Dol-de-Bretagne en 1107. L'examen du vocabulaire des lettres confirme cette impression puisqu'on ne relève aucun vocable apparu à une date ultérieure à 1115, tandis que certains termes employés ne sont plus en usage après 1150<sup>16</sup>.

La date et le lieu autorisent donc à soutenir une attribution au couple célèbre. En outre, les rares détails biographiques que laissent entrevoir les *Epistolae* s'accordent bien à ce que l'on sait d'eux, notamment le fait que l'un et l'autre des correspondants jouissent d'une certaine célébrité dans la ville où ils résident. Il faut toutefois reconnaître que les preuves textuelles avancées à ce jour sont très minces. La difficulté majeure de l'attribution peut s'énoncer ainsi : alors que les intonations et les références de la femme permettent d'établir des rapprochements avec les lettres d'Héloïse, adressées à son époux vers 1132, une quinzaine d'années après leur entrée en religion<sup>17</sup>, en revanche, la voix de l'homme ne présente aucune affinité flagrante avec les écrits personnels d'Abélard. Il est vrai que les textes qui pourraient servir de point de comparaison ont tous été

<sup>13</sup> Peter Dronke et Giovanni Orlandi, « New Works by Abelard and Heloise », *Filologia mediolatina*, 12, 2005, p. 123–177 ; Francesco Stella, « Analisi informatiche del lessico e individuazione degli autori nelle *Epistolae duorum amantium* (XII secolo) », dans Roger Wright (ed.), *Latin vulgaire – latin tardif VIII. Actes du VIIIe colloque international sur le latin vulgaire et tardif*, Oxford, 6 – 9 septembre 2006, Hildesheim, Olms-Weidmann, 2008.

<sup>14</sup> Peter von Moos, « Die *Epistolae duorum amantium* und die säkulare Religion der Liebe. Methodenkritische Vorüberlegungen zu einem einmaligen Werk mittellateinischer Briefliteratur », *Studi Medievali*, 44, 2003, p. 1-115. J'ai présenté mes objections à cette construction dans S. Piron, « Enquête sur un texte », dans *Lettres des deux amants*, p. 213-218.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 177-185.

<sup>16</sup> F. Stella, « Analisi informatiche » ; S. Piron, « Héloïse's literary self-fashioning ». Le néologisme le plus récent est précisément un terme forgé par Abélard dans ses écrits de logique (*scibilitas*).

<sup>17</sup> S. Piron, « Héloïse's literary self-fashioning ». L'édition de référence est désormais *Lettres d'Abélard et Héloïse*, ed. Éric Hicks, trad. É. Hicks, Th. Moreau, Paris, Le Livre de Poche, 2007.

rédigés après sa castration, infligée par des hommes de main du chanoine Fulbert, l'oncle d'Héloïse, qui soupçonnait le philosophe de vouloir annuler les effets de leur mariage en envoyant sa jeune épouse résider au monastère d'Argenteuil<sup>18</sup>. Aucune épave de la poésie amoureuse qu'il écrivait auparavant [76] n'a pu être identifiée avec certitude alors qu'il en subsiste probablement quelques traces dans des recueils tels que les *Carmina burana* – ce qui signale au passage que nous ne savons toujours pas reconnaître ce registre spécifique de l'écriture d'Abélard avec lequel il a totalement rompu par la suite<sup>19</sup>. Ce n'est que par accident que surgissent dans ses écrits ultérieurs des réminiscences de sa culture ovidienne<sup>20</sup>. La principale faiblesse de l'attribution est donc de supposer que la conversion contrainte d'Abélard à la vie monastique aurait produit une transformation si radicale de sa personnalité qu'elle aurait touché jusqu'à son expression intime. C'est une hypothèse qui me semble pourtant défendable, notamment si l'on considère la façon dont ses réponses aux lettres d'Héloïse se cantonnent strictement au registre de l'instruction religieuse et monastique, en refusant de compatir à ce qu'il appelle la « vieille et interminable plainte » de son épouse concernant les circonstances de leur conversion<sup>21</sup>. En somme, et c'est qui rend la question encore plus intéressante, l'essentiel des arguments en faveur de l'attribution repose sur la partie féminine de l'échange.

La femme qui s'exprime dans les *Epistolae* présente des traits inhabituels qui permettent de la rapprocher d'Héloïse. Sa connaissance approfondie de la littérature latine classique et des Pères de l'Église révèle un modèle d'éducation délivré dans des monastères féminins, qui a rapidement décliné dans l'espace français après le milieu du douzième siècle<sup>22</sup>. Plus précisément, la rencontre des *Lettres* de Jérôme, dont des réformateurs tels qu'Anselme de Cantorbéry recommandaient la lecture aux moniales<sup>23</sup>, et des *Héroïdes* d'Ovide dont Baudri s'inspirait dans ses échanges avec les nonnes du Ronceray à Angers<sup>24</sup>, témoigne d'un moment culturel très particulier dont [77]

<sup>18</sup> En dernier lieu, Michael T. Clanchy, *Abélard*, Paris, 1997, p. 230-251. Les analyses d'Étienne Gilson, *Héloïse et Abélard*, Paris, Vrin, 1964 (1<sup>e</sup> ed. 1938) sur les différentes facettes du drame sont toujours précieuses.

<sup>19</sup> L'un des poèmes qu'on a parfois voulu attribuer à Abélard est *Sydrus hebet*, mais il n'y a pas de consensus sur ce point. Voir en dernier lieu Peter Dronke, « New Works », *art. cit.*

<sup>20</sup> Anne Grondeux, « *Turba ruunt* (Ov. Her. I 88): histoire d'un exemple grammatical », *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, 61, 2003, p. 175-222.

<sup>21</sup> *Lettres d'Abélard et Héloïse*, p. 204.

<sup>22</sup> C. J. Mews, « Women Readers ». L'éducation latine des femmes religieuses s'est poursuivie plus longtemps dans l'espace allemand.

<sup>23</sup> Sally Vaughn, *St Anselm and the Handmaidens of God. A Study of Anselm's Correspondence with Women*, Turnhout, Brepols, 2003. Voir aussi Jacques Dalarun, « La part du songe. Fonctionnalité des modèles féminins dans l'œuvre d'Hildeburt de Lavardin », dans Id., « *Dieu changea de sexe, pour ainsi dire* ». *La religion faite femme, XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2008, p. 79-101.

<sup>24</sup> Peter Dronke, *Women Writers of the Middle Ages: a critical study of the texts from Perpetua († 203) to Marguerite Porete († 1310)*, Cambridge, CUP, 1984. Je ne suis pas convaincu par les arguments présentés par Jean-Yves Tilliette, « Hermès amoureux, ou les métamorphoses de la chimère. Réflexions sur les carmina 200 et 201 de Baudri de Bourgueil », *Mélanges de l'école française de Rome. Moyen âge* 104, 1992, p. 121-161, qui rejette l'authenticité de la réponse de Dame Constance à Baudri. Les arguments contraires sont rappelés par Gerald Bond, *The Loving*

l'épicentre doit être placé dans les années 1090-1110. Cependant, aussi vague que soit la toile de fond des lettres échangées, il est certain que les deux correspondants ne vivent pas à l'abri de la clôture monastique mais dans une ville où ils peuvent se rencontrer, avec prudence mais le plus souvent sans difficultés majeures, notamment à l'occasion d'un enseignement privé de philosophie<sup>25</sup>. Éduquée dans un monastère aristocratique de France du Nord, la femme n'y réside donc plus à l'époque de la correspondance. Cette situation peut être confirmée par un trait littéraire singulier. À la différence des autres cas d'écriture féminine de cette époque dont subsistent des traces, elle n'a pas une seule fois recours au vocabulaire moral lié au péché et à la sexualité<sup>26</sup>. Si elle évoque la chasteté de leur relation, c'est uniquement par des tournures allusives et métaphoriques<sup>27</sup>.

Le peu que l'on devine de l'activité savante de l'homme autorise à voir en lui un enseignant de logique qui participe au renouveau des arts du langage engagé autour de 1100<sup>28</sup>. Cet essor, prolongé par l'apparition des écoles urbaines parisiennes à partir des années 1120, s'est doublé d'une exclusion des femmes de l'accès au savoir latin – le cas allemand constituant une exception provisoire à cet égard. Les universités fondées au siècle suivant ont encore renforcé ce trait. De fait, c'est dans des langues vernaculaires que s'expriment les *trobairitz* de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, les béguines du XIII<sup>e</sup> siècle ou les premières femmes de lettres du XIV<sup>e</sup><sup>29</sup>. Le moment historique lors duquel une femme de la France du Nord, ayant reçu une éducation classique, a pu fréquenter un maître de dialectique, est donc très restreint. Il correspond exactement à l'époque de la formation intellectuelle d'Héloïse. Ce serait une coïncidence remarquable qu'une autre femme lettrée, active dans la même [78] période, ait vécu une histoire d'amour comparable dans des circonstances similaires, en tenant des propos très proches. L'historien peut donc avoir de bonnes raisons de penser que ces deux femmes n'en font qu'une, sans pour autant convaincre le philologue qui voudrait fonder l'attribution sur des arguments purement textuels.

---

*Subject: Desire, Eloquence and Power in Romanesque France*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1995, n. 71, p. 229 et C. J. Mews, « Women Readers ».

<sup>25</sup> Le passage le plus explicite en ce sens figure en M 23 (*Lettres*, p. 49) : « Je sais et j'admets volontiers que, des richesses de ta philosophie, la plus grande abondance de joies m'a inondée et m'inonde encore, mais, sans vouloir t'offenser, pas encore au point d'en être parfaitement heureuse. Je viens souvent la gorge sèche, désirant me restaurer du nectar de ta bouche suave et puiser avidement les richesses répandues dans ton cœur ».

<sup>26</sup> Parmi les mots de ce lexique présents dans les lettres d'Héloïse et absents chez la femme des *Epistolae*, on note : *abstinentia*, *carnalis*, *casta*, *confessio*, *continentia*, *contritio*, *culpa*, *fornicatio*, *fornicator*, *incontinentia*, *luxuria*, *penitentia*, *prostituere*, *turpitudino*, *virgina*.

<sup>27</sup> Par des allusions bibliques dans M 27, ou par un proverbe forgé pour l'occasion en M 48 : « Personne ne doit vivre, ni progresser dans le bien, s'il ne sait aimer et gouverner ses passions. »

<sup>28</sup> Sur ce point, voir Irène Rosier-Catach (dir.), *Arts du langage et théologie aux confins des XIe/XIIe siècles*, à paraître, Turnhout, Brepols.

<sup>29</sup> On trouvera un accès commode à ces différents types d'écrits dans Danielle Régner-Bohler (dir.), *Voix de femmes au Moyen Âge. Savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie*, Paris Robert Laffont, 2006, 1010 p. On notera néanmoins qu'Héloïse est la grande absente de ce recueil. Pour les premières nommées, voir A. Rieger, *Trobairitz. Der Beitrag der Frau in der altokzitanischen höfischen Lyrik. Edition des Gesamtkorpus*, Tübingen, 1991.

2.

Pour aborder ce dossier, la principale clé d'interprétation que je propose consiste simplement à déplier un document littéraire pour le lire comme document historique, en cherchant à retrouver, derrière ces longs extraits de lettres, les personnes de chair et de sang qui les ont échangées et le monde social dans lequel elles ont vécu. Cette perspective conduit, comme on le voit, à déplacer la façon de poser la question de l'attribution. Sans minimiser l'importance des études textuelles qu'il faut continuer à mener pour préciser l'identité littéraire et stylistique des correspondants, elle impose de prendre en considération le contexte culturel et social de cet échange, dans un jugement final qui devra peser l'ensemble des indices significatifs. La même opération conduit également à faire émerger un niveau d'interprétation de ces documents qui s'ajoute aux approches littéraires et philosophiques que l'on peut faire de leur contenu. Il s'agit d'une lecture interne qui est en même temps proprement historique, en un sens très particulier. Elle vise à reconstituer, au moyen d'un lent déchiffrement, attentif à tous les détails de la correspondance, le déroulement de cette relation amoureuse<sup>30</sup>. Les nombreuses lacunes de la transcription effectuée par le bibliothécaire de Clairvaux rendent difficilement accessible cet arrière-plan humain. Une lecture rapide peut donner l'impression que toutes les émotions sont coulées dans des expressions rhétoriques [79] trop convenues pour transmettre un contenu auquel nous pourrions être encore perméables. Pourtant, il suffit de poser la question de l'état émotionnel des correspondants à chaque étape de leurs échanges, de chercher à percevoir leurs visées tactiques à la lumière des réponses que reçoivent certains de leurs messages, d'observer des libertés prises avec les conventions d'écriture, leurs silences à tel moment ou leur choix de telle forme poétique à tel autre, pour atteindre, au prix d'un effort d'imagination contrôlée, la teneur affective de leur histoire.

Il peut sembler imprudent de se réclamer de Nietzsche pour justifier une herméneutique intuitive qui fonctionne à base d'empathie avec les acteurs du passé<sup>31</sup>. Une justification pragmatique pourrait simplement arguer de la nature du texte : l'écriture de la lettre d'amour est par définition de type évocateur ; elle attend du destinataire qu'il perçoive des intentions qui débordent du sens obvie de la lettre, quand bien même celui-ci se résumerait à la profération répétée du même message ; la réception est à son tour souvent plus un acte d'adoration qu'une lecture au sens habituel du terme<sup>32</sup>.

---

<sup>30</sup> C'est en ce sens que j'ai proposé une « Reconstitution de l'intrigue », dans *Lettres des deux amants*, p. 17-27.

<sup>31</sup> Voir notamment, Friedrich Nietzsche, *Aurore*, avant-propos, § 5, dans *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 972 : « [la philologie] enseigne à *bien* lire, c'est-à-dire lentement, avec profondeur, égards et précautions, avec des arrières-pensées, avec des portes ouvertes, avec des doigts et des yeux subtils ».

<sup>32</sup> Voir, par exemple, V 19 : « Certes, tes mots sont peu nombreux, mais en les relisant souvent, je les ai multipliés. Ce n'est pas la quantité de tes paroles que je mesure, mais la fécondité du cœur d'où provient ce que tu dis » ; V 24 : « Mais je reçois tes lettres avec une telle avidité qu'elles me paraissent toujours brèves [...] Dieu m'est témoin que



Un des lieux communs les plus courants du genre, abondamment illustré dans les *Epistolae*, dénonce l'insuffisance des mots à exprimer l'intensité des sentiments<sup>33</sup>. Aussi banal soit-il, ce *topos* suffit à indiquer qu'une compréhension achevée de ces documents ne saurait ignorer l'horizon émotionnel de leur provenance et de leur destination. Le but n'est évidemment pas de parvenir à une compréhension immédiate, au sens de Dilthey, dans laquelle l'historien aurait le privilège de partager les « expériences vécues » des grands hommes<sup>34</sup>. Au contraire, la démarche réclame l'historicisation et la contextualisation la plus poussée des documents, la mise en évidence des codes [80] culturels et des élaborations doctrinales par le filtre desquels les sujets ont eux-mêmes accès à leurs propres émotions. Le contenu affectif que l'on parvient à saisir au terme de l'opération n'est qu'une ombre qui ne peut être qu'hypothétiquement devinée et jamais réellement partagée ; il n'est toutefois pas illégitime que la démarche induise en retour un certain trouble chez l'historien et ses lecteurs.

Cette perspective micro-historique n'a rien d'anecdotique ; elle a tout d'abord pour principal intérêt de mettre en évidence la dimension temporelle inhérente aux relations amoureuses. L'observation de cette expérience dans la culture occidentale depuis le douzième siècle permet d'énoncer un propos général : il n'y a d'amour qu'au sein d'une histoire qui lie un sujet à son objet ou des partenaires entre eux<sup>35</sup>. Dans un ouvrage important, Charles Baladier, a mis en rapport l'érotique des troubadours, qui rend l'aimée inaccessible sans pour autant supprimer le désir, avec la critique que les théologiens contemporains font d'un plaisir logé dans la seule imagination de l'être convoité<sup>36</sup>. Cette attente délectable, ou *delectatio morosa*, constitue en effet l'étoffe de la temporalité amoureuse dans la tradition occidentale, aussi bien dans cet amour dit « courtois » que dans d'autres formes de l'amour-passion qui n'excluent pas le commerce charnel. Héloïse elle-même apporte un témoignage important dont Baladier n'a malheureusement pas tenu compte. Le péché dont s'accuse l'abbesse du Paraclet, dans des pages célèbres qui ont fait douter à tort de la sincérité de sa conversion, correspond exactement à une *delectatio morosa* involontaire qui porte

---

lorsque je les relis plus attentivement encore, elles m'émeuvent à nouveau, d'une nouvelle manière » ; M 49 : « en le lisant et le relisant chaque heure, en l'embrassant parfois en lieu de toi, je m'emploie à satisfaire mon désir brûlant » ; V 110 : « à chaque fois que je commence à lire tes lettres, je suis baigné d'une telle douceur intérieure que je suis souvent obligé de reprendre la lettre que j'ai lue car l'étendue de ma joie a égaré mon attention ».

<sup>33</sup> Pour ne donner que deux exemples, M 79 : « Ton amour à la douceur de miel me procure tant de joie et d'exultation qu'aucune transcription en écrits, aucune expression de la volonté ne pourra le révéler » ; V 85 : « mon sentiment passe tant la mesure habituelle que d'aucune façon il ne peut être pleinement exprimé par les mots habituels ».

<sup>34</sup> Voir la critique de Kurt Flasch, *Prendre congé de Dilthey*, trad. F. Gregorio et C. König-Pralong, Paris, Les Belles-Lettres, 2008.

<sup>35</sup> J'ai bien conscience de l'excessive généralité du propos, et plus encore du fait qu'il va expressément à l'encontre des propositions de Roland Barthes, pour qui toute « histoire » est comprise comme « récit », opposé à l'expérience du sujet amoureux. La seule modification que je propose consiste à faire resurgir la dimension temporelle que la sémiotique structurale ne pouvait que gommer.

<sup>36</sup> Charles Baladier, *Érôs au Moyen Âge. Amour, désir et « delectatio morosa »*, Paris, Le Cerf, 1999.

sur des plaisirs passés qu'elle ne parvient pas à chasser de son esprit<sup>37</sup>. La rumination nostalgique peut à bon droit être prise comme une variante, ou une forme complémentaire, de l'imagination désirante. Du point de vue de la [81] formation progressive de l'éthique de la *fin'amors* des troubadours, il n'est pas sans intérêt de noter que ces lettres d'Héloïse, datant des années 1130, sont à peu près contemporaines des quelques pièces dans lesquels Jaufré Rudel invente la saisissante figure de l'amour de loin pour une princesse inconnue<sup>38</sup>.

Selon les époques et les styles, les façons de décrire le phénomène varient grandement. Stendhal peut chercher à reconstituer une loi de succession des états amoureux<sup>39</sup>, tandis que Barthes choisit une forme littéraire destinée à mettre en avant la multitude désordonnée des états émotionnels. L'expérience s'inscrit pourtant toujours au sein d'une structure temporelle très caractéristique. Outre cette attente qui creuse le désir, elle est prise dans une polarité entre, d'une part, l'épisode inaugural – la « cristallisation » de Stendhal, que Barthes appelle plutôt « ravissement » – et de l'autre la perspective d'un inachèvement. Barthes parle d'un « leurre temporel », au sens où la scène initiale serait toujours une illusion, reconstituée après-coup par le sujet amoureux<sup>40</sup>. Qu'il s'agisse en effet le plus souvent d'une illusion n'enlève rien à notre analyse, puisque le plan qui nous intéresse est celui de l'auto-compréhension par le sujet de l'histoire dans laquelle il se sent engagé et qui le ramène, presque par nécessité, aux origines de sa passion. Du point de vue de l'amoureux, la fin de l'histoire est rigoureusement inenvisageable ; sa pensée se confond avec celle de la mort, que ce soit celle du sujet ou de l'être aimé. Le roman que s'invente l'amoureux, dans son excès sentimental, ne peut avoir qu'un dénouement tragique – sinon la mort, du moins le silence ou toute autre forme de rupture violente avec l'état présent<sup>41</sup>. La fin de l'histoire n'est pensable que de l'extérieur, une fois sorti de l'état amoureux, tel Swann se réveillant et découvrant qu'Odette « n'était pas [s]on genre ». [81]

Une telle définition de l'amour comme histoire personnelle dans laquelle s'éprouve un sujet est

---

<sup>37</sup> Le passage le plus célèbre se trouve dans *Lettres d'Abélard et Héloïse*, p. 180 : « Pourtant les plaisirs que nous avons partagés m'ont été si doux que je ne peux les regretter et c'est à peine si je peux les chasser de mon esprit... ». Parmi les innombrables commentaires qu'ont suscités ces pages, voir en dernier lieu Juanita Feros Ruys, « Heloise, Monastic Temptation, and Memoria: Rethinking Autobiography, Sexual Experience, and Ethics », dans Albrecht Classen, *Sexuality in the Middle Ages and Early Modern Times. New Approaches to a Fundamental Cultural-Historical and Literary-Anthropological Theme*, Berlin, De Gruyter, 2008, p. 383-404.

<sup>38</sup> On trouvera une traduction et une analyse de *Lanquan li jorn son lonc en may* dans Jacques Roubaud, *La fleur inverse. Essai sur l'art formel des troubadours*, Paris, Ramsay, 1986 (nouvelle édition, Belles-Lettres, 2004).

<sup>39</sup> Stendhal, *De l'amour*, ed. V. Del Litto, Paris, Gallimard, 1998.

<sup>40</sup> R. Barthes, *Fragments*, p. 228-229.

<sup>41</sup> Pour poursuivre la discussion avec Roland Barthes, on notera que le lemme « mort » n'est pas traité, tandis que « suicide » est évoqué sommairement et avec une certaine désinvolture et que les « issues » sont ramenées à des « leures ». La dernière figure, qui n'est placée à la fin du livre qu'au prix d'une petite tricherie avec l'ordre alphabétique (elle aurait du être classée à N et non à V), présente la modalité non tragique que Barthes envisage comme issue : le « Non-vouloir-saisir », qui consiste à abandonner, non pas le sentiment mais la seule énonciation du discours amoureux, *ibid.*, p. 277 : « Je ne profère pas. Je dis silencieusement à qui n'est plus ou n'est pas encore l'autre : *je me retiens de vous aimer* ».

la proposition qui doit être soumise à une enquête comparative. À ce titre, les *Lettres des deux amants* fournissent un repère historique précieux puisqu'elles font apparaître cette structure temporelle dans des documents intimes du début du XII<sup>e</sup> siècle. La collecte des messages échangés offre déjà un premier signe tangible de l'inscription des sentiments dans une durée dont chaque moment, même les plus douloureux, doit être enregistré et retenu. Les salutations et les exhortations font fréquemment référence à une volonté « de faire croître et durer notre amour », conçue comme une qualité essentielle de la relation<sup>42</sup>. Bien que les premières lettres ne fassent pas clairement référence à un moment fondateur – soit qu'il ait eu lieu antérieurement aux premiers échanges, soit que la naissance des sentiments ait été progressive – l'évocation d'un épisode initial intervient plus tard et joue un rôle important pour exprimer le renouvellement des engagements réciproques après une période conflictuelle. L'homme célèbre par un long poème l'anniversaire de leur amour, en employant le vocabulaire de la conquête amoureuse<sup>43</sup>. Peu de temps auparavant, la femme avait évoqué leur première rencontre, en la présentant comme point de départ d'une élection (« je t'ai élu, toi seul, parmi des milliers ») qui s'est prolongée et a été confirmée par le lien qu'ils ont noué<sup>44</sup>. Pour elle, le marqueur temporel pertinent est cet engagement initial auquel elle se réfère plusieurs fois<sup>45</sup>. Quant à la perspective d'un amour sans fin, elle est, comme on va le voir, omniprésente dans leurs déclarations, et souvent associée à l'idée de la mort. Pour ne retenir qu'une seule formule, il suffira de citer la première expression de ce genre chez la femme : « Dieu est témoin que je t'aime [83] d'un amour sublime et supérieur. C'est pourquoi rien, ni aucun coup du sort, ne peut ni pourra me séparer de ton amour, sinon la mort » (M 53).

Autre figure classique de l'histoire d'amour, les obstacles prennent ici la forme des regards jaloux dont les amants voudraient se méfier et qui les contraignent à espacer leurs rencontres<sup>46</sup>.

---

<sup>42</sup> M 25 : « depuis que ton amour a élu mon cœur comme gîte ou comme abri, il a toujours été le bienvenu et de jour en jour il s'est fait plus agréable ... Avec un grand empressement, tu as commencé à me convoiter, au temps où naissait notre amitié, mais avec un plus grand désir encore, tu as cherché à faire croître et durer notre amour. » Parmi beaucoup d'autres exemples, on peut citer le souhait exprimé par la salutation de M 90 : « l'augmentation de la foi et l'accroissement de l'amour ».

<sup>43</sup> M 87 : « Brève et longue à la fois m'a paru cette année passée / Depuis que ton amour, très chère, s'est emparé de moi ». Voir aussi les formules employées dans le poème V 113, placé à la fin du recueil, mais dont la date de composition est sans doute être contemporaine du premier quart de la correspondance : « Tu m'as conquis, moi qu'aucune n'avait pu vaincre [...] je succombe devant toi, vaincu par ton amour ».

<sup>44</sup> M 84 : « Depuis que nous nous sommes vus et nous sommes parlé l'un à l'autre, toi seul m'a plu par dessus toutes les créatures de Dieu [...] je t'ai placé avant tout autre dans mon cœur et je t'ai élu, toi seul, parmi des milliers, afin de nouer un engagement avec toi ».

<sup>45</sup> Voir notamment M 49 : « mon amour est uni à toi par un pacte ô combien différent » ; M 60 : « S'il fallait que soit rompue l'alliance que nous avions établie... ». La lettre M 88 souhaite à son destinataire « la proximité et la stabilité d'une alliance ».

<sup>46</sup> V 28 : « Tu ne dois pas t'étonner qu'une jalousie mauvaise jette ses regards sur une amitié aussi remarquable et harmonieuse que la nôtre » ; V 54 : « Il n'est pourtant pas déplacé que parfois nous nous rendions visite, et que parfois les lettres remplacent notre présence charnelle lorsque l'envie dévorante des mauvais hommes ne supporte pas que nous nous rencontrions autant que nous le voudrions. »

Mais l'adversité la plus forte est celle qui déchire le couple lui-même : vers le milieu de la correspondance, la femme est doublement blessée par des actes (sans doute une relation sexuelle à laquelle elle n'était pas préparée), puis des paroles (l'homme ayant affirmé, dans un poème adressé à des tiers pour se plaindre de ses reproches, qu'elle l'aimait moins qu'il ne l'aimait). Le ressort dramatique qui donne à cette correspondance une étonnante puissance littéraire tient à la décision de la femme de persévérer malgré dans tout son engagement.

3.

Il est maintenant temps d'interpréter, à la lumière de cette intrigue, le débat théorique qu'entretiennent les amants. Comme l'a mis en évidence Constant Mews, l'homme et la femme défendent des visions contrastées de l'amour<sup>47</sup>. Nous en avons déjà eu un avant-goût en confrontant leurs façons de percevoir le début de leur relation. La notion que privilégie l'homme, inspirée de la poésie amoureuse d'Ovide, est un *amor*, pris au sens d'une passion qui s'impose à la raison – un *amor* guerrier qui l'engage dans sa troupe et face auquel il s'avoue vaincu<sup>48</sup>. Pour elle, au contraire, le terme distinctif est celui de *dilectio*, compris comme un choix raisonnable, fondé sur les vertus de l'être aimé. L'écart entre les conceptions de l'amour qu'impliquent ces notions se fera encore plus fortement [84] sentir en observant la mise à l'épreuve de ces théories explicites dans le déroulement de la liaison.

Après une vingtaine de messages, la femme cherche à engager une discussion savante. Elle le fait de façon subtile (M 21), en employant dans sa salutation et sa péroraison des expressions philosophiques qui font peut-être écho à des paroles entendues dans la bouche du maître peu de temps auparavant<sup>49</sup>. L'homme montre qu'il a saisi l'incitation (V 22), mais se contente d'orner de justifications scientifiques l'expression d'une métaphore (elle est le soleil dont il reçoit la lumière). La réponse n'était pas au niveau attendu. Présentant le débat intérieur qui oppose son désir de théorie au sentiment de son incompetence, elle exprime plus clairement sa demande (M 23) ; il y répond finalement (V 24), ce qui permet à la femme d'exposer à son tour ce qu'elle avait à dire sur l'amour (M 25). Écoutons les deux définitions qu'ils donnent, avant de les commenter.

« Tu me demandes souvent, ma douce âme, ce qu'est l'amour ; et je ne peux invoquer

---

<sup>47</sup> Voir notamment, C. Mews, « Les lettres d'amour perdues d'Héloïse et la théologie d'Abélard », in Jean Jolivet et Henri Habrias (ed.), *Pierre Abélard. Colloque international de Nantes*, Rennes, PUR, 2003, pp. 137-159.

<sup>48</sup> V 113 : « Amour me réclame pour sa troupe ... ».

<sup>49</sup> M 21. Tout ce qu'on peut dire avec certitude de la formule de salutation est qu'elle emploie un vocabulaire métaphysique : « À son aimé particulier, et qui l'est par expérience de la chose elle-même : l'être qui est ». La première phrase évoque un effort intellectuel : « Alors que mon esprit s'applique à tant de sujets, il défaille, percé par l'hameçon acéré de l'amour », tandis que les derniers mots utilisent un terme de logique, « equipollenter ». On retrouve dans la lettre M 54 l'emploi d'un mot scolastique, *scibilitas*, qui remplit la même fonction allusive.

l'excuse de l'ignorance, comme si l'on m'interrogeait sur une matière inconnue, puisque ce même amour m'a si bien soumis à son empire qu'il ne me semble pas être une chose étrangère, mais familière et proche, que dis-je, intime. L'amour est donc une certaine force de l'âme qui n'existe pas par elle-même, ni n'est contenue en elle-même, mais qui se reporte toujours sur autrui, avec un certain appétit et désir, voulant ne faire qu'un avec l'autre, de sorte que, de deux volontés distinctes, il n'en résulte qu'une seule sans aucune différence. » (V 24)

« Ce qu'est l'amour et ce dont il est capable, je l'ai naturellement observé, moi aussi, en considérant attentivement la ressemblance de nos comportements et de nos intérêts, ressemblance par laquelle se forment principalement les amitiés et qui, une fois [85] reconnue, conduit à t'offrir en échange la réciprocité de l'amour et à t'obéir en toutes choses. » (M 25)

Il faut tenir compte de l'enchaînement par lequel l'homme amène sa définition. *Amor* est d'abord une force extérieure qui subjugué le sujet, avant de devenir cette « force de l'âme ». La définition s'arrête à cette notion d'un accord unanime des esprits et des volontés, appuyée par une allusion au *De amicitia* de Cicéron<sup>50</sup>. L'homme poursuit par une formule qui relève assurément d'une forme de « baratin » : l'amour a beau être universel, il n'existe réellement qu'en eux deux. Un tel accord est le point de départ que prend la femme, qui fait également écho à la description de l'amour comme « force de l'âme » en évoquant « ce dont il est capable ». Mais l'élément distinctif qu'elle y ajoute, qui distingue à ses yeux l'amour de l'amitié, tient à ses implications morales. Celles-ci consistent – dit très abruptement dans les derniers mots de la phrase citée – en une obéissance totale à l'être aimé. Après une lacune infortunée due au copiste, les phrases suivantes explicitent le contenu de ces « devoirs » de l'amour. L'élément crucial tient à la continuité de l'engagement qui réclame la constance dans les attentions accordées à l'autre. Cette qualité essentielle de l'amour est cette fois inspirée d'une formule de saint Jérôme, décrivant la stabilité que doit avoir la charité chrétienne.

« Si notre amour reflue au moindre ébranlement, c'est qu'il n'était pas amour véritable [...] Tu sais, ô amour de mon cœur, que pour être bien accomplis, les devoirs de l'amour vrai doivent être continuellement dus, de telle sorte que nous agissions pour celui que nous aimons de toutes nos forces et que nous ne cessions de vouloir plus que nos forces ne peuvent. » [86]

La référence à la charité est plus explicite encore dans les derniers paragraphes de la lettre où la

---

<sup>50</sup> V 24 : « Sache toutefois que, bien que l'amour soit une chose universelle, il est pourtant à ce point étroitement circonscrit que j'ose affirmer qu'il ne règne qu'en nous deux et qu'il a élu domicile en toi et moi. Tous deux, nous partageons un amour entier, attentionné et sincère, puisque rien n'est doux, rien n'est paisible pour l'autre, s'il n'est profitable aux deux. ... ».

femme distingue une charité « générale » due à l'égard de tous d'un sentiment qui devient « spécial » envers certains. Cette première exposition permet de faire ressortir les points clés d'une éthique qui est, pour elle, consubstantielle à son amour. Elle y revient souvent au fil des lettres, tandis que l'homme s'aventure rarement dans ce registre. Si la constance est la vertu cardinale de son engagement amoureux, il est très éclairant d'observer de quelle façon et dans quels termes celle-ci est maintenue tout au long de la correspondance. La longue lettre 49, la plus ambitieuse de tout le recueil, expose les qualités que doit avoir une amitié désintéressée, fondée non sur le désir des richesses mais sur l'amour de la vertu. C'est de là que provient sa fermeté<sup>51</sup>. En effet, écrit-elle, « puisqu'il est établi que ce bien est éternel, cela rend pour moi hors de doute que tu resteras éternellement dans mon amour ». Fondé sur un choix raisonnable, l'amour comme dilection n'a aucun motif de jamais cesser.

La lettre de rupture (M 60) par laquelle la femme souhaite mettre un terme à leur échange, après avoir subi un tort dont elle ne dévoile pas la nature, s'ouvre par une salutation remarquable dont il faut observer la gradation des termes : « À celui dont j'étais fidèlement éprise (*adamato*) jusqu'à ce jour, qui ne sera désormais plus aimé par les liens d'une passion malade (*egri amoris*) : l'engagement ferme pourtant de l'affection (*dilectionis*) et de la foi. » Au moment même où elle entend donner congé à son amour, elle ne peut se départir de la fidélité promise, qui sera conservée sous forme d'une affection désormais silencieuse. Cette première rupture à peine surmontée, ses sentiments sont une nouvelle fois mis à l'épreuve par des paroles blessantes écrites par l'homme. Décidant peu après de mettre un [87] terme aux hostilités (M 76), elle s'exprime dans les lettres suivantes avec une intensité encore jamais atteinte, en protestant fréquemment de son désir de mourir plutôt que d'être séparée de son ami. Une déclaration en ce sens de la lettre 79, opaque au premier regard, mérite d'être considérée de près.

« Ta gloire (*honor*) aurait redoublé la mienne aux yeux de tous, s'il nous avait été permis de demeurer ensemble jusqu'au terme prescrit de notre vie. Mais désormais, je préfère en terminer d'une mort violente plutôt que d'être, vivante, privée de la joie exquise de ta vue. »

L'alternative ne passe pas seulement entre la séparation et la mort. Plus dramatiquement encore, le choix d'affronter un danger de mort (*periculo mortis*) est opposé à la perspective d'une fin paisible (*finem fatalem*). La première phrase de cette citation évoque une situation dans laquelle le statut social (*honor*) de l'homme aurait rejailli sur celui de la femme, en leur permettant de vivre

---

<sup>51</sup> M 49 : « bien des gens s'aiment pour différentes raisons. Mais aucune d'entre elles ne peut former une amitié aussi ferme que celle qui se fonde sur la probité et la vertu et qui provient d'une affection profonde ».

ensemble (*pariter conversari*) jusqu'à leurs derniers jours. La seule façon de traduire cette énigme en termes clairs revient à entendre ici la description d'une vie maritale qui aurait certes procuré la tranquillité d'une existence partagée, mais dans laquelle elle aurait aussi semblé retirer un bénéfice matériel de son amour. C'est cette perspective qui est rejetée, en faveur d'une position qui, dit-elle, l'expose au risque de la mort. Ce passage est malheureusement encadré de deux lacunes qui nous privent d'un contexte d'interprétation plus assuré. Les premières lignes de la lettre annoncent que son intention a conçu « quelque chose de grand », tandis que l'adieu final rappelle l'ampleur de son [88] engagement : « Puisque tu es devenu tout pour moi, la grâce de Dieu seule exceptée ... ». Il est concevable que l'ensemble de la lettre ait eu pour objet de démontrer la force de son amour et son désintéressement radical, en rejetant l'horizon du mariage en raison des avantages qu'elle aurait semblé (j'insiste sur l'emploi de ce verbe, « videretur ») vouloir obtenir de la sorte. Il ne faut pas nécessairement en déduire que la question avait fait l'objet d'une discussion explicite à ce stade de leur liaison. Il est en tout cas hors de doute qu'elle avait pris par avance sa décision à ce sujet, pour des motifs qui sont remarquablement similaires à ceux qu'Héloïse invoqua lorsque la question fut posée<sup>52</sup>.

Les lettres suivantes contiennent toutes de semblables protestations et promesses de stabilité et de fermeté, en évoquant parfois le risque de la mort<sup>53</sup>. L'intonation de ces pages évoque celle des héroïnes d'Ovide qui ont certainement nourri l'imagination tragique de la femme<sup>54</sup>. Ces exemples de dévouement poussé jusqu'au sacrifice ajoutent un élément de déraison qui n'est pourtant pas contradictoire avec l'idée de dilection. Une fois l'être aimé choisi, l'attachement inflexible de l'amoureuse l'expose à des actes qui peuvent défier les normes sociales. Dans la dernière partie de l'échange, les mêmes protestations prennent une tonalité différente. À partir de la lettre 90, elle se plaint désormais du manque d'assiduité de son ami<sup>55</sup>. Les reproches d'infidélité ne doivent pas être

<sup>52</sup> Il faut comparer ces formules, associées aux vers de la lettre M 82 (« Si j'avais tout ce que César a jamais possédé / À rien ne me servirait d'avoir tant de richesses »), avec les arguments d'Héloïse contre le mariage au nom du désintéressement de son amour, cf. *Lettres d'Abélard et Héloïse*, p. 144-146. Sur le discours d'Héloïse contre le mariage, cf. S. Piron, « Heloise's literary self fashioning », art. cit., p. 114-125.

<sup>53</sup> M 84 : « Que tu le veuilles ou non, tu es mien et le seras toujours. Jamais ma promesse envers toi ne sera changée, jamais je ne détacherai tout mon esprit de toi. En toi, j'ai ce que j'ai cherché, je tiens ce que j'ai voulu, j'ai embrassé ce que j'ai désiré ; de toi seul les façons me conviennent. Personne, sauf la mort, ne t'enlèvera à moi, car pour toi je n'hésiterai pas à mourir » ; M 86 : « La force infinie de mon amour pour toi qui demeure interminablement, invariablement, incontestablement, ineffablement dans la stabilité de son cours ... » ; M 88 : « Jamais un amour ferme n'est ni ne sera fléchi par des tromperies [...] Je te demeurerai fidèle, stable, immuable et inflexible, et même si je pouvais connaître tous les hommes comme des êtres uniques, je ne te quitterais jamais, si ce n'est contrainte par force et entièrement chassée. Je ne suis pas un roseau agité par les vents ». Voir encore, M 102 : « Ce que j'ai de plus précieux, je te le donne : moi-même, ferme dans la foi et dans l'amour, inébranlable dans le désir de toi et jamais changeante ».

<sup>54</sup> Plusieurs personnages des *Héroïdes* sont explicitement mentionnées dans la lettre M 45.

<sup>55</sup> M 95 : « Tu n'as pas, toi, des sentiments constants à mon égard, mais tu as changé d'attitude ; c'est pourquoi la confiance n'est nulle part en sûreté. Je ne regrette pas peu de t'avoir attaché, toi seul, si fermement à mon cœur par dessus tout autre ... ».

entendus au sens où une rivale aurait fait son apparition. Il est seulement question de la prudence de l'homme qui prend ses distances et semble se retenir d'exposer publiquement ses sentiments<sup>56</sup>. De fait, avant la lettre 106, leur liaison semble avoir été démasquée et les amants un temps séparés. La correspondance s'achève peu après leurs retrouvailles, mais les lettres les plus importantes [89] de cette section (M 107 et 112) sont à tel point abrégées qu'il est difficile de se prononcer sur leur sens exact.

Si l'irréversibilité de l'amour est l'élément crucial de l'éthique amoureuse exprimée par la femme, la question de la réciprocité mentionnée dans la définition donnée plus haut revient également au fil de la correspondance, quoique de façon moins centrale. Ainsi, dans la lettre 49, après avoir exposé les racines de son affection, la femme annonce simplement qu'elle s'attend à des sentiments réciproques<sup>57</sup>. L'implication la plus intéressante de cet amour partagé est qu'il débouche sur une revendication d'égalité. Dans le formalisme de l'échange épistolaire, la salutation initiale est un exercice excessivement codifié dans lequel toute variation est aussitôt remarquée par le destinataire. Une lettre officielle doit respecter l'ordre hiérarchique des correspondants, tandis que dans une lettre intime, le destinataire est présenté avant l'expéditeur, la formule se concluant invariablement par l'expression d'une marque d'affection ou d'un vœu<sup>58</sup>. Or, de façon délibérée et répétée, pas moins de cinq fois, la femme déroge à cette règle pour se nommer la première et désigner les deux correspondants au moyen d'un même qualificatif. Le premier cas (M 18) est dénué de toute ambiguïté : « D'égal à égal (*par pari*) [...] tout ce que se souhaitent les amants ». D'autres salutations comparables se retrouvent au fil des échanges, par-delà les vicissitudes de leurs relations<sup>59</sup>. Ce type d'adresse n'est pas exceptionnel mais son registre est limité aux échanges entre amis proches<sup>60</sup>. L'audace de la femme est donc d'avoir adopté cette expression de l'amitié

---

<sup>56</sup> V 101 : « Je te parle à présent, tu l'as remarqué, de façon plus prudente, je suis plus prudent en m'approchant de toi ; la pudeur tempère l'amour, la honte le retient de s'épancher sans mesure », qui répond aux reproches de M 98 : « Mes vœux me sont inutiles puisqu'à tes yeux, moi et mes biens avons perdu toute valeur pour toi et que le plaisir d'une joie désirée, tu l'as enduré comme un homme irrité ». Le même argument est présent dès le début de cette nouvelle phase V 93 : « Personne n'est plus malheureux que nous que l'amour et la pudeur tirent en des sens opposés ».

<sup>57</sup> M 49 : « À la vérité, il n'y aura pas un jour où je pourrais penser à moi, que je laisserai passer sans me souvenir de toi. Que je puisse espérer de toi la même chose, sur ce point, sache-le, je ne suis troublée d'aucune inquiétude. »

<sup>58</sup> C. D. Lanham, « *Salutatio* ». *Formulas in Latin Letters to 1200: Syntax, Style, and Theory*, Munich, 1975, p. 22. Dans sa réponse à la première lettre qu'Abélard lui adresse, Héloïse commence par s'étonner qu'il l'ait nommée avant lui, contrairement aux usages hiérarchiques, *Lettres d'Abélard et Héloïse*, p. 169.

<sup>59</sup> Voir aussi, M 48 : « D'amant à amant : la verdure de l'amour » ; M 62 : « De l'aimée à l'aimé : ce qu'il peut y avoir de plus heureux en Dieu, de plus honnête et agréable parmi les hommes » ; M 84 : « D'amant à amant : la joie et le salut à l'amant qui souhaite cette joie salutaire, je veux dire, celle qui ne s'achèvera pas et qui ne te sera jamais enlevée » ; M 100 : « De fidèle à fidèle : le nœud jamais dénoué d'un amour entier ».

<sup>60</sup> La pratique est théorisée dans un traité datant des années 1130, cf. F. J. Schmale, *Die Precepta prosaici dictaminis secundum Tullium und die Konstanzer Briefsammlung*, Bonn, 1950, p. 70 : « Iuxta hec notandum est, quod quedam signa pro personis in amicorum salutationibus quandoque ponuntur ut: 'fratri frater, salutem' vel 'amicus amico' vel 'dilectus dilecto' vel 'socius socio' et similia ». Sur ce traité, voir Anne-Marie Turcan-Verkerk, « La *Ratio in dictamina*, les *Precepta prosaici dictaminis secundum Tullium* et Bernard de Bologne » dans Monique Gouillet (éd.),



masculine qui la caractérise comme une relation entre égaux. L'emploi de cette tournure avant même le premier échange savant signale qu'elle avait conçu leurs relations, dès ce moment, comme une transposition [90] de l'amitié cicéronienne. Cette égalité est à la base d'une réciprocité de leurs engagements moraux. Comme elle l'exprime plus loin, leur amour mutuel les place dans une « égale condition »<sup>61</sup>.

La revendication d'une telle égalité éthique n'est pas contradictoire avec d'autres expressions qui reconnaissent et soulignent une position d'infériorité. Ces déclarations qualifient avant tout la relation de maître à élève. La lettre 23, qui tente d'engager le premier débat savant, est principalement occupée par une longue déclaration d'incompétence. Dans la lettre 49, après que la femme a exposé ses idées sur l'amour, la même figure de style est mise à profit pour faire l'éloge hyperbolique du maître, en étant contredite en acte par la virtuosité rhétorique de son exécution. En retour, l'homme reconnaît non seulement que son élève l'a désormais surpassé<sup>62</sup> ; il admet en outre sa défaite théorique, en faisant écho aux idées et au vocabulaire de son amie puisqu'il décrit pour la première fois leur relation comme une *dilectio*. Pourtant, peu après, la femme se présente à nouveau comme « dépourvue de tout talent »<sup>63</sup>. Et la toute dernière lettre qu'elle rédige contient encore une formule de ce type, opposant dans un excès d'humilité sa « petitesse » à la « noblesse » de l'homme<sup>64</sup>. Ces formules dépréciatives expriment en même temps le *topos* de l'infériorité naturelle de la femme ; seul l'homme y fait expressément allusion, pour souligner que son amie y échappe<sup>65</sup>. Ces expressions d'infériorité ne doivent pas être confondues avec le devoir d'obéissance mentionné dans la définition donnée plus haut, ce que la femme appelle fortement en une occasion « la servitude de l'amour » (M 84). Les récriminations contenues dans les lettres 90 et suivantes montrent assurément qu'à ses yeux, une telle obéissance devait être mutuelle. [91]

#### 4.

Le discours éthique occupe donc une part considérable des lettres de la femme. Il est de surcroît remarquablement inventif. Évitant tout emprunt au vocabulaire de la morale monastique, ce sont avant tout les exemples de la littérature antique qui l'aident à formuler une morale adaptée aux

---

*Parva pro magnis munera*, Turnhout, 2009.

<sup>61</sup> M 83 : « Tu sais qu'en notre égale condition (*condicione pari*), tu es aimé par moi ». Cette formule, qui fait une allusion subtile à une expression célèbre de saint Jérôme, dénonçant les relations adultères quelle que soit la condition juridique des personnes, mériterait de plus longs commentaires.

<sup>62</sup> V 50 : « Je te suis pourtant inférieur à bien des égards, et pour dire vrai en tous points, car tu me surpasses même là où je semblais exceller ».

<sup>63</sup> M 53 : « À celui en qui brille admirablement, par les marques de sa noblesse, la lumière de la sagesse ... celle qui est dépourvue de tout talent ».

<sup>64</sup> M 122 : « Il a plu à ta noblesse d'envoyer à ma petitesse des lettres ».

<sup>65</sup> V 50 : « Au-delà de ton âge et de ton sexe, ton intelligence et ton éloquence commencent à prendre une force désormais virile ».

situations qu'elle rencontre. En revanche, les considérations de cet ordre ne tiennent qu'une part secondaire dans les lettres de l'homme. Il est intéressant de noter que, lorsqu'il s'y engage, c'est d'abord pour faire référence à des codes établis. Une des premières salutations promet ainsi « tout ce qu'exige la règle du plus sincère amour » (V 12). Le vocabulaire le plus distinctif, que l'on trouve principalement dans la première partie de l'échange, exprime une idée de « service » dont le contenu n'est guère explicité<sup>66</sup>. Les principaux devoirs qu'il évoque consistent à écrire<sup>67</sup> et à penser constamment à l'être aimé<sup>68</sup>. Ce vocabulaire est particulièrement employé dans une section de la correspondance dans laquelle la femme, pour des motifs qu'elle n'explique pas, ne répond pas aux messages qu'elle reçoit, tout en continuant à les prendre en note. Dans ce contexte, des reproches d'indifférence sont exprimés par une formule destinée à déplorer la disparition d'une intimité amoureuse : « À sa dame très respectée, son humble serviteur : ses services dévoués » (V 36)<sup>69</sup>. L'effet de contraste fait brusquement ressortir un arrière-plan remarquable. L'un des ressorts de la culture aristocratique du douzième siècle passe par l'éloge de la femme noble, qualifiée comme *domina*<sup>70</sup>. La référence est mobilisée parce qu'elle fournit le modèle de comportement disponible le plus proche ; elle permet de montrer, par différence, que la relation souhaitée ne se satisfait pas d'une telle distance respectueuse. Le silence de la femme, dans cette saison de la correspondance, peut s'interpréter comme un [92] procédé visant à modérer les ardeurs de son ami. Il importe de l'entendre pour bien saisir ses intentions, en remarquant qu'elle ne dispose pas, pour sa part, de modèle socialement validé auquel elle pourrait renvoyer son soupire pour lui faire comprendre ce qu'elle attend de lui.

Dans sa réponse à la lettre 49, l'homme fait écho à l'idéal d'amitié désintéressé exposé par la femme en déployant une profusion d'allusions littéraires classiques. Toutefois, ce qu'il exprime n'est pas un pur désintéressement. Comme il l'admet, il cherche en elle un profit, ne serait-ce que « la consolation dans les malheurs »<sup>71</sup>. Le thème de la consolation et du repos revient fréquemment

<sup>66</sup> V 12 : « Si je pouvais tendre toutes mes forces à ton service ... » ; V 26 : « ... ton serviteur le plus dévoué » ; V 30 : « Je suis ton serviteur, très empressé à suivre tes ordres » ; V 37 : « Je suis ton serviteur ».

<sup>67</sup> V 17 « Alors que le jour inclinait vers la nuit, je n'ai pu me retenir plus longtemps de me saisir le premier du devoir de te saluer, toi qui, indolente, l'as négligé. » Voir aussi, V 14 : « si je pouvais toujours écrire sans rien faire d'autre ... ».

<sup>68</sup> V 6 : « Jamais je ne m'éveille si soudainement que mon esprit ne te trouve déjà logée en lui » ; V 8 : « je n'oublierai ton nom que lorsque j'aurais perdu la mémoire du mien » ; V 22 : « À d'autres, j'adresse des paroles, à toi, mon intention » ; V 56 : « Dieu, à qui l'on ne peut rien cacher, sait que tu es si profondément dans mon cœur que chacune de mes pensées est tournée vers toi ».

<sup>69</sup> V 36 : « Car c'est ainsi désormais qu'il me faut vous appeler et ne plus dire 'tu' mais 'vous', ni 'ma douce' ni 'ma chère' mais 'ma dame', puisque je ne suis plus aussi familier que je l'étais, et que vous m'êtes devenue bien étrangère ». Le mot ne revient qu'une seule fois par la suite, dans le poème anniversaire (V 87) : « Aux volontés de ma dame, je soumettrai les miennes ».

<sup>70</sup> Gerald Bond, *The Loving Subject*, ch. 5 « The Makeup of the Lady ».

<sup>71</sup> V 50 : « Je t'ai choisie parmi des milliers pour tes innombrables vertus, et véritablement sans chercher d'autre profit que de pouvoir me reposer en toi ; que de trouver en toi la consolation de tous mes malheurs ; qu'entre tous les biens

dans ses premières lettres, opposé à l'adversité et aux épreuves qu'il rencontre<sup>72</sup>. Il est très loin de toute idée de sacrifice. Les quelques formules par lesquelles il se dit prêt à mourir ou risquer sa vie pour elle<sup>73</sup> ne pèsent guère face à l'aveu de la peur et de la honte qu'il a eu de suivre son amie après leur séparation forcée<sup>74</sup> ou les reproches qu'elle lui adresse de ne pas être venu en personne exposer ses griefs<sup>75</sup>.

La question de la sexualité n'est jamais abordée explicitement dans la correspondance. Dans la première partie de l'échange, elle arrive par des touches allusives ; l'homme se fait plus pressant par moments, essayant des refus elliptiques ou un retrait silencieux. Soudain, elle fait brusquement irruption. Les discordances que l'on entend dans les lettres 58 à 62, qui conduisent à une rupture de la communication, ne se comprennent pas autrement ; l'homme a commis des actes qu'il regrette (V 59) avant d'en nier la réalité (V 61). C'est le seul moment où il est question de « péché » et de « scandale ». La transcription lacunaire a visiblement laissé de côté des passages plus explicites. On perçoit cependant bien le mouvement suivi par la femme : après quelques lignes traduisant [93] sa commotion (M 58), puis une lettre de d'adieu dénonçant la trahison de sa confiance (M 60), c'est elle qui cherche à proposer une issue (M 62). Elle adopte pendant quelques lettres une expression poétique, comme s'il lui fallait changer de registre avant de trouver l'intonation qui convient aux nouvelles circonstances. Le retour à la prose correspond aux lettres mentionnées plus haut, dans lesquelles elle exprime son engagement irréversible. On comprend mieux maintenant les connotations tragiques. La question de la sexualité n'est jamais discutée, elle ne tient pas une part prépondérante dans la liaison des deux correspondants, mais c'est pourtant l'élément qui fait basculer l'histoire. Surmontant un conflit de valeurs, la femme choisit d'agir selon sa conscience amoureuse en mesurant les risques que cela implique. Les seuls modèles auxquelles elle peut se référer sont ceux d'héroïnes tragiques de la littérature latine, prêtes à se perdre par amour.

Dans un ouvrage récent, Peter Godman a présenté une paraphrase de la correspondance échangée entre Héloïse et Abélard, sous l'angle de leur débat éthique. L'auteur emploie des formules inutilement méprisantes à l'égard des *Epistolae* qui n'auraient, selon lui, strictement rien de

---

terrestres, seule ta beauté me restaure et qu'elle me fasse oublier toutes les douleurs ».

<sup>72</sup> V 4 : « ma plus noble douceur et mon unique consolation » ; V 6 : « En toi est mon espoir, en toi, mon repos » ; V 8 « Porte-toi bien, ô mon repos » ; V 15 : « Porte-toi bien, mon âme, mon repos » ; V 28 : « tu seras ma vie, mon esprit, mon réconfort dans les difficultés » ; V 47 : « Porte-toi bien, mon unique réconfort, ma seule nourriture, mon unique repos » ; V 56 : « ô plus haut repos de ma vie » ; V 67 : « Tu es toujours le but vers lequel je tends, tu es le terme de ma course et mon repos. »

<sup>73</sup> V 2 : « je voudrais mourir pour toi » ; V 75 : « Si je traversais la mer dans l'espoir d'un tel bien, ce ne serait qu'un effort modique ; si je franchissais les Alpes par le froid le plus vif, ou si j'allais te chercher au milieu du feu au péril de ma vie, en toutes ces actions, il ne me semblerait avoir rien fait ».

<sup>74</sup> V 108 : « Souvent je voulus suivre ma dame, prêt à partir / Mais la honte et la peur m'ont barré le chemin »

<sup>75</sup> M 62 : « Même si tu avais dû pour cela subir les cordes, les fers, la prison, les chaînes ou même le glaive, j'espérais que tu n'aurais pu te retenir de venir à moi, par quelque moyen, pour parler en personne avec moi, et d'une même voix, de ces choses que contient la lettre que tu m'as envoyée. »

commun avec la correspondance du couple<sup>76</sup>. Une lecture moins superficielle lui aurait montré chez la femme des préoccupations en tout point comparables à celles d'Héloïse, et chez l'homme la même incapacité à poser les questions en termes moraux que l'on observe chez Abélard avant sa castration. À lire lentement ces deux correspondances l'une en regard de l'autre, les motifs de rapprochements apparaissent en abondance. La différence la plus évidente tient à ce que la jeune femme qui s'exprime dans les *Epistolae* se prépare au drame, tandis que les lettres d'Héloïse parlent d'une tragédie a déjà eu lieu. [94]

L'identification de cette correspondance aux lettres échangées durant la première phase de la liaison du couple célèbre apporte un gain d'intelligibilité à chacun des deux corpus concernés. Des lettres d'amour anonymes et sans contexte y gagnent des visages et une situation historique grâce auxquels s'éclairent les enjeux souvent voilés des messages échangés. Inversement, les fragments de cette première correspondance apportent à la suite de l'histoire et au dialogue de l'abbesse du Paraclet et de son époux un arrière-plan incomparable pour comprendre le fond de leur débat. L'écart entre les tonalités de ces deux échanges est indéniable. Plutôt que de n'y voir qu'un argument à opposer à l'identification de leurs auteurs, il faut au contraire trouver dans la tension entre ces deux pôles la matière qui permet de mieux saisir toute la complexité de cette histoire. On comprend mieux pourquoi les lettres d'Héloïse ont captivé des générations de lecteurs, depuis la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Elles témoignent d'un moment historique qui été celui l'invention des formes culturelles de l'amour en Occident, moment rare et précieux dans lequel une femme a pu librement définir les termes de son engagement.

---

<sup>76</sup> Peter Godman, *Paradoxes of Conscience in the High Middle Ages. Abelard, Heloise and the Archpoet*, Cambridge, CUP, 2009, p. 164-165 : « What this dialectic of conscience has in common with the sometimes pretty, often pedantic, and invariably trivial love-letters of the thirteenth century that have been misattributed to the couple is, nothing. [...] Ethical identity, for instance, that central concern of Abelard and Heloise, never figures in the *Epistolae duorum amantium* [...] Long on word-play and short on ideas, such simple texts are fitted for learning style at an elementary level. Little latin and few brains are needed to imitate them ». Un tel excès dans l'invective suffit à discréditer son auteur à qui l'on pourrait d'ailleurs imputer la plupart des reproches qu'il adresse aux *Epistolae*.